



HAL
open science

Karl Polanyi pense-t-il la technique ?

Jérôme Maucourant, Nadjib Abdelkader

► **To cite this version:**

Jérôme Maucourant, Nadjib Abdelkader. Karl Polanyi pense-t-il la technique?. *Indiscipline : rivista di scienze sociali*, 2024, IV (7), pp.108-117. halshs-04573120

HAL Id: halshs-04573120

<https://shs.hal.science/halshs-04573120>

Submitted on 14 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Karl Polanyi pense-t-il la technique ?

Karl Polanyi, *La liberté de la technique*, in Id., *Essais de Karl Polanyi* (sous la direction de Michele Cangiani, Jérôme Maucourant), Seuil, Paris, 2008, pp. 539-545 (1955).

Parole chiave

Technocritique, liberté, totalitarisme

Jérôme Maucourant, universitaire, est membre du Laboratoire Triangle (Ens Lyon, IEP de Lyon e Lyob 2) (jerome.maucourant@univ-st-etienne.fr).

Nadjib Abdelkader est Chercheur indépendant depuis 2020, diplômé en histoire de l'université Paris 8 St Denis Vincennes, spécialisé dans l'histoire médiévale de la Chine (abdelkader.n@protonmail.com).

Karl Polanyi est souvent présenté, à raison, comme l'un des penseurs les plus éminents de la *société de marché*. La justesse de ceci pourrait toutefois occulter sa réflexion sur la technique. La présente contribution vise à mettre en évidence ses intuitions à ce sujet. Pour appréhender à sa juste valeur l'apport de l'historien-économiste hongrois, il faut donc articuler avec minutie les dimensions du *Grand Marché* et celle du système technicien. Même de caractère tardif, on peut à bon droit parler d'éléments de *technocritique* développés dans les années 1950. Le lecteur attentif pourrait même en retrouver certains germes dans *La Grande Transformation* (parue en 1944) ou dans un texte juste

postérieur (1947), où il note déjà une “soumission volontaire et il faut le dire enthousiaste de l’homme aux besoins de la machine” (Polanyi 1947, p. 505). Mais, c’est essentiellement durant la dernière période de sa vie, passée en Amérique du Nord, que les progrès techniques suscitèrent en lui beaucoup d’interrogations approfondies et d’inquiétudes manifestes. Toutefois, il ne céda jamais au désespoir ou à des rêveries imprégnées d’une mentalité obscurantiste ou ‘anti-science’. La critique de la technique n’est pas, en effet, rappelons-le, une dogmatique de refus de la technique en elle-même ou de ses progrès.

Ce fut pour une conférence, tenue à l’Université du Minnesota en novembre 1955, que Polanyi rédigea le texte *Freedom and Technology* (1955), soit deux ans après la fin de la *Red Scare* et la disgrâce du sénateur Joseph McCarthy, dont l’action avait eu pour effet de profondément traumatiser la société américaine, en particulier son intelligentsia. Le contexte de l’écriture de ce texte (qui ne fut pas publié de son vivant) est ainsi particulier et s’insère dans un moment historique marqué par une violence extrême en termes d’antagonismes idéologiques qui laissaient peu de place aux pensées libres. C’est d’ailleurs pourquoi, en raison du passé communiste de son épouse, il ne lui fut pas possible de vivre aux États-Unis bien qu’il y enseignât. Un autre élément doit être noté : l’émergence alors de la pensée *technocritique*, comme l’incarna un de ses amis Lewis Mumford. Quelles furent ainsi les thèses défendues dans ce texte ?

L’historien-économiste hongrois mit en évidence un rapport religieux de nos contemporains au “progrès de la civilisation”, évoquant “notre foi inébranlable (unshakable faith) dans le caractère globalement positif des changements provoqués par le progrès scientifique” (p. 539). Tout se passe comme si un type de relation irrationnelle à soi-même caractérisait autant la ‘civilisation technique’ que les civilisations traditionnelles. Il était nécessaire, selon lui, de témoigner d’une conscience aigüe des “sacrifices (qui) ne doivent pas être négligés” pour vivre dans cette civilisation technique. Or, l’aveuglement collectif vis-à-vis de la machine permit d’occulter le “prix fort en termes de valeurs humaines”, c’est-à-dire l’abaissement moral qu’il fallut acquitter pour

accéder au ‘progrès’. A notre sens, Polanyi s’inscrit ainsi dans ce courant de la critique du monde moderne comme l’incarna le socialisme de George Orwell (ou le ‘populisme’ de Christopher Lasch).

Polanyi ne conduisit certes pas jusqu’au bout la critique de la technique et de la modernisation, comme le feront des auteurs ultérieurs comme Edward Palmer Thompson ou, encore plus récemment, François Jarrige. Ces penseurs ont bien mis en lumière les oppositions aux machines et techniques industrielles dont les motivations furent diverses, comme l’opposition aux dégradations des conditions de vie et de travail, l’appropriation des savoir-faire et le refus d’une conception extrêmement hiérarchique des rapports sociaux. La révolte des Luddites et bien d’autres qui suivront en Angleterre, comme les Canuts en France, doivent être comprises ainsi, même si leurs fins sanglantes ont donné le dernier mot du récit aux vainqueurs. Il serait même difficile de qualifier ces révoltes de ‘réactionnaires’, dans la mesure où ce furent les autorités religieuses, catholiques comme protestantes, qui participèrent de cette fétichisation des machines.

Néanmoins, Polanyi aborda cette problématique de façon fructueuse et, pour reprendre le langage qui fut le sien en 1944 – “Habitation contre amélioration” (Polanyi 1944, p. 59), il montra que les populations en voie de prolétarianisation protestèrent contre la nouvelle donne vécue comme un abaissement de leur *Habitation*. Autrement dit, sous les coups de butoir de l’*Improvement*, c’est-à-dire l’amélioration des moyens de production (par la rationalisation et la technique), s’est disloquée l’*Habitation* (qui n’est autre que la vie du peuple dans un environnement social et culturel structuré autour des communs). Il s’en suivit une période de misère matérielle mais aussi de dégradation culturelle, car s’est effondré un univers symbolique et des libertés concrètes permises par l’accès au moyen de production essentiel de l’époque, la terre.

Marx s’est bien sûr intéressé à cette question des *enclosures*, en raison de sa réflexion sur les conditions historiques de la production d’un travailleur formellement libre. Néanmoins, Polanyi saisit, par surcroît, toute l’importance de l’imposition violente de ce déracinement et l’intérêt d’une problématique en termes de dégradation voire de

“catastrophe culturelle” (*ivi*, p. 255). Il ne s’agit pas de prétendre que la culture humaine s’est dégradée dans l’absolu depuis la Révolution industrielle, ce qui n’aurait pas beaucoup de sens, sauf à considérer que le mouvement même de la civilisation n’est que dissolution depuis le Moyen Âge. Quoi qu’en pensent de lui des auteurs libéraux ou ‘progressistes’ contemporains, Polanyi ne fut pas un nostalgique des sociétés prémodernes, travaillé par des pulsions ‘réactionnaires’. Il tenta plutôt de comprendre que, durant une longue période de transition, laquelle fut caractérisée par la montée de multiples contre-mouvements tentant de canaliser les dégâts du marché et du Progrès, la condition d’une grande multitude d’être humain a été exposée à une précarité – probablement sans précédent – en termes matériels et symboliques. Le modèle colonial lui-même, d’ailleurs, n’était qu’une transposition de la production de ce déracinement de masse.

Si donc Polanyi ne mit pas en avant suffisamment l’adhésion aveugle des seules élites à l’Ère de la machine (*Machine Age*) et toutes ces formes de la violence sociale qui rendit dominantes les idées des classes dominantes, il eut pleinement raison de faire le constat, qu’en définitive, le “système (autorégulateur) de marchés” fut “la première réponse de l’homme au défi que fut la révolution industrielle” (Polanyi 1947, p. 505). On ne souligne jamais assez à quel point, dans sa pensée, l’empire du Marché est inséparable du règne de la Machine. Toutefois, à ce moment du raisonnement, l’auteur de la *Grande Transformation* ne prétendit pas que le machinisme engendra le capitalisme libéral, ce qui eût été paraphrase des jeunes Karl Marx et Friedrich Engels, selon lesquels un état de la technique détermine l’organisation sociale de la production. Il soutint ceci : dans une société *déjà* hautement commerciale, la mécanisation ne pouvait que précipiter la création d’un véritable *système* de marchés. Les investissements lourds de l’époque de la Révolution industrielle impliquaient, en effet, pour être rentables, que la “continuité de la production (fût) raisonnablement assurée” (Polanyi 1944, pp. 110-111), ce qui nécessitait la mobilisation de facteurs de production (terre, travail et monnaie) – selon des exigences purement économiques –, ainsi qu’un écoulement des marchandises aussi libre

que possible. Dans ces conditions, la société devint un appendice de l'économie, c'est le sens du fameux 'désencastrement' (*disembeddedness*).

L'Ère de la machine a donc impliqué une "aliénation partielle de l'homme par rapport à lui-même" qu'il s'agit de "dépasser par une attitude constructive" (p. 539). Le défi qu'il s'agit de relever n'est autre, très paradoxalement, que celui-là même de la liberté alors que la société libérale avait prétendu porter au plus haut l'idéal de la liberté, comme jamais ne le purent le faire les siècles précédents. Huit années avant l'écriture du texte qui nous occupe, il posait les fondements de sa nouvelle réflexion en remarquant : "On voit se profiler est une civilisation industrielle, caractérisée par une division du travail paralysante, la standardisation des modes de vie, la suprématie du mécanisme sur l'organisme et de l'organisation sur la spontanéité. La science est elle-même menacée par la folie" (Polanyi 1947, p. 555). D'où, de façon cohérente, le constat presque désespéré posé dans la *Liberté et la technique* d'un "conformisme paralysant" (p. 539) mettant en jeu un "processus psychologique complexe qui est la peur de toute déviance" (souligné par Polanyi) (p. 541). Le phénomène qualifié par lui de 'moyennisme' (*averagism*) – "concurrence pour ressembler à la majorité des membres du groupe" (pp. 541-542) touchait plus particulièrement les couches les plus éduquées de la société, comme les universitaires, ce qui pouvait même compromettre "les performances nationales et peut mettre en danger la défense et la sécurité" (p. 542). Comment ne pas mesurer la pertinence actuelle de cette dénonciation inquiète du *panurgisme* académique ?

Le sujet est bien le totalitarisme comme tendance inhérente à la modernité. Ceci dénote une inflexion de Polanyi qui, vingt ans plus tôt, dans *L'essence du fascisme* (Polanyi 1935), confinait, de façon étrange et injustifiée à dire vrai, son analyse du totalitarisme à l'extrême-droite. Certes, celle-ci allait imprimer sa marque, pour une décennie encore, sur le destin suicidaire de l'Europe et l'on pourrait soutenir que l'errance de la gauche résultait de la priorité absolue que constituait le danger nazi. Néanmoins, ceci permit d'interdire fort à propos tout débat sur la réalité de l'alternative socialiste en Russie. Polanyi admit enfin en 1955 : "*le fascisme allemand et le totalitarisme russe apparaissent*

comme des précurseurs d'un mouvement général liberticide dans l'histoire de la civilisation (...) est-il possible que le progrès technique ouvre la voie à des tendances totalitaires ?" (p. 547, souligné par Polanyi). C'en fut dès lors fini de son terrible aveuglement par rapport à la réalité soviétique des années 1930, aveuglement typique de l'orthodoxie de la gauche antifasciste de l'époque. C'est pourquoi ce texte de 1955 constitue la fin de son *sommeil dogmatique* sur ce problème crucial.

En 1934, dans le magazine *New Britain*, Polanyi avait justement accordé beaucoup d'importance à un auteur, recouvert à ce jour par les brumes de l'oubli, l'Autrichien Othmar Spann (1878-1950), "cerveau du mouvement *Heimwehr*" (Polanyi 1934a, p. 413). Celui-ci qui avait la prétention de restaurer un ordre médiéval à l'ère des machines, les individus disparaissant *de facto* après avoir intériorisé l'ordre social, afin de former une totalité où chacun s'attèlerait machinalement à sa tâche dans un ordre dominé par les propriétaires des moyens de production. L'État moderne en tant "qu'État politique est aboli. Il n'existe plus d'autorité qui puisse exprimer les idées de justice, d'humanité et de liberté. C'est indéniablement ce qui arrive quand les utopies fascistes deviennent réalité" (Polanyi 1934b, p. 423). Dans ce projet néo-médiéval, les fonctions qu'on a coutume, à notre époque, de voir dévolues à l'État, ceci en Occident depuis la fin du XVIIIe siècle, sont réglées à l'intérieur de l'ordre économique lui-même. Une propriété stupéfiante de cet imaginaire médiévaliste consiste en ceci : "un État esclavagiste est un État et on peut donc accéder à la liberté. Mais une société composée d'esclaves, qui a été tellement bien organisée qu'elle pourrait se maintenir sans le pouvoir coercitif de l'État, ne pourrait jamais devenir une société libre" (Polanyi 1935, p. 382).

La question se pose de savoir si, en des termes plus actuels, ce que le totalitarisme d'*extrême-droite* n'a pas pu réaliser dans les années 1930-1940 le pourrait être après-guerre, dans ce que nous pourrions nommer un projet d'*extrême-centre*. Il s'agit, dans cette perspective, d'immuniser le capitalisme du virus démocratique *autrement* que par l'usage systématique et finalement contre-productif de la terreur immédiate ou de violence physique : le 'néolibéralisme', c'est-dire le *libéralisme réellement*

existant après la Seconde Guerre mondiale, aura cette fonction. Mais, à ce moment de notre discussion, il importe de montrer très précisément en quoi l'évolution de la technique au XXe siècle a autorisé la montée d'un conformisme destructeur de la liberté. A l'époque où la télévision commençait à envahir les foyers américains, il nota ainsi que les "*nouvelles techniques ont déjà synchronisé les perceptions visuelles et auditives de dizaines de millions d'individus par l'introduction générale des médias électroniques de la communication de masse, le film muet puis parlant, pour finir par la télévision*" (Polanyi 1955, souligné par Polanyi).

Notre propos n'est pas de soutenir – ce qui serait une *conception politicière de l'histoire* – que ces nouveaux médias ont été créés dans le but d'une maîtrise totale de la société, *via* les mécanismes de la peur et du conformisme : il s'agit seulement de mettre en évidence une tendance immanente qui pourrait être surmontée dans un cadre institutionnel différent. Il résuma sa problématique : "*la société technique tend à créer du pouvoir illimité, provenant des gouvernements ou de l'opinion ; deuxièmement, elle peut engendrer la volonté de conformisme à travers de nouveaux moyens de communication*" (p. 544, souligné par Polanyi). Lorsqu'on connaît les formes inédites de *tribalisation* de la conscience sociale et les dérives totalitaires de notre temps de l'Internet et des réseaux dits 'sociaux', en termes d'ostracismes, de chasses aux sorcières et de tribunaux médiatiques émanant de la 'société civile', cette idée que l'opinion elle-même peut être liberticide est d'une grande actualité.

Dans le contexte des Etats-Unis de cette conférence de 1955, la liberté n'est donc pas essentiellement exposée au péril d'un pouvoir oppressif ou d'une invasion étrangère, mais mise à l'épreuve d'un processus *interne* à l'individu : la terreur de ne pas être conforme. En conséquence : "On ne cherche pas à garder, à maintenir ou à sauver sa propre liberté. Tout se passe comme si la liberté se séparait d'elle-même, comme si on procédait à une abdication volontaire de la liberté, la liberté d'être soi-même" (p. 542). L'individu perd son individualité pour devenir un sujet totalement aliéné. Dans le cadre technique qui se constitue à partir du milieu du XXe siècle, il se développe une dialectique mortifère entre la peur et le pouvoir : celui-ci induit celle-là

qui renforce celui-ci (p. 543). La liberté chez Polanyi se situe au-delà de la question des libertés publiques et des droits, ce qui le distingue, bien sûr, de la gauche contemporaine qui pense l'émancipation par la multiplication des droits.

On comprend pourquoi ce texte méconnu de Polanyi nous permet de d'affirmer ceci : *Polanyi pense la technique et non pas seulement le marché*. C'est donc bien *au-delà* de la société de marché qu'il faut trouver une origine de nos difficultés contemporaines. Il n'y a ainsi pas seulement le problème d'une économie qui, se séparant de la société, l'asservit à sa logique (le fameux 'désencastrément'), il y a la réalité d'un système technique imposant de nouvelles cages de fer à l'humanité. Polanyi pensa ce fait de *l'ambivalence de la technique*, à la fois incarnation du pouvoir et de la liberté mais aussi possibilité de détruire ces liens fondateurs de la communauté humaine et, peut-être également, à même d'en détruire la substance physique. D'ailleurs, dans ces textes des années 1950, il parla bien – pardonnez l'insistance sur ce point ! – d'une *civilisation industrielle*, ce qui contraint à dépasser le cadre habituel (mais nécessaire) des discussions sociales-démocrates, comme la redistribution, les inégalités et le pouvoir d'achat des plus humbles. Dès 1947, il écrit : "Il nous faut affronter l'avenir, même si cela implique une tentative de changer la place de l'industrie dans la société, afin de nous approprier la réalité étrangère de la machine. Contrairement à l'opinion commune, la recherche d'une démocratie industrielle ne se limite pas à concevoir une solution aux problèmes du capitalisme. Il s'agit de chercher une réponse au problème de l'industrie elle-même, car c'est là l'enjeu concret de notre civilisation" (Polanyi 1947, p. 505).

Par conséquent, se profile une '*existence presse bouton*' et une précarité pour la société, ce qui engendre des réactions de peur qui ne sont pas forcément irrationnelles (p. 545). Bien que vitale pour la société, la technique, telle qu'elle se développe exponentiellement depuis la révolution industrielle, *surexpose* l'humanité à des vicissitudes possiblement létales, en raison d'une tendance à la centralisation des pouvoirs entre les mains des maîtres de *techno-économie* (ingénieurs, entrepreneurs, investisseurs *etc.*) dont dépend l'existence même des hommes.

L'effondrement du système, voire une simple crise quelque peu prolongée, pourrait entraîner la fin de la société humaine elle-même, par trop dépendante des machines, des robots, des procès techniques et d'un vaste réseau de services industrialisés. C'est pourquoi il se lança même à l'assaut de ce qui aujourd'hui encore demeure un tabou: envisager la possibilité d'aller vers un abaissement de l'efficacité technique, c'est-à-dire accepter des pertes de productivité, de vitesse, de temps, de confort *etc.*, afin de recouvrer des libertés individuelles, culturelles et sociales perdues par les gains en efficacité technique: "Le défi vital d'aujourd'hui consiste à rendre à l'individu la plénitude de sa vie, même si cela peut signifier une société techniquement moins efficace" (Polanyi 1947, p. 516). Plus tard (1957), il parla de '*maturité*' et de '*limites*' nécessaire au maintien, au développement ou au recouvrement de la condition d'homme libre (Polanyi 1957, p. 555).

Dans cet essai, Karl Polanyi éclaire la corrélation entre la trajectoire industrielle et la liberté. Celle-ci, définie de façon radicale – la liberté d'être soi –, éclaire l'impact psychique des techniques qui se développent dans le contexte d'une civilisation industrielle. Cela n'en fait pas un *technophobe* ou un 'réactionnaire', mais un penseur qui exerce sur la question technicienne un raisonnement dialectique, pourfendant un certain déterminisme technique (toujours actuel) et *in fine* élargissant les perspectives habituelles. A l'heure du développement des techniques de surveillance, de communication (*nudge, etc.*), de transformation de l'existence organique (OGM, CRISPR *etc.*), ses réflexions semblent d'une première importance. Il s'agit ainsi affronter les idéologies néolibérales de la Silicon Valley ou du concile annuel de l'Internationale technophile de Davos, des technocraties de l'Extrême-Orient (RP Chine, Singapour, Corée du Nord, mais aussi Japon et Corée du sud), sans parler de l'Inde de Modi. Bien que court, ce texte démontre une cohérence intellectuelle. A l'instar d'autres penseurs technocritiques (Lewis Mumford, Gunther Anders, Jacques Ellul, Ivan Illich et certains aspects de la pensée de Hannah Arendt), ses réflexions peuvent servir comme point de départ pour l'étude des maux dont souffrent les sociétés modernes (ou en voie de modernisation), maux intrinsèques à

l'émergence d'une civilisation où la technique n'est plus conçue comme moyen encastré dans un tout culturel, mais comme une fin en soi.

Références

Polanyi, K.

1934a, *Othmar Spann, le philosophe du fascisme*, in Id., *Essais de Karl Polanyi* (sous la direction de M. Cangiani, J. Maucourant), Seuil, Paris, 2008, pp. 413-417.

1934b, *L'utopie fasciste de Spann*, in Id., *Essais de Karl Polanyi* (sous la direction de M. Cangiani, J. Maucourant), Seuil, Paris, 2008, pp. 419-423.

1935, *L'essence du fascisme*, in Id., *Essais de Karl Polanyi* (sous la direction de M. Cangiani, J. Maucourant), Seuil, Paris, 2008, pp. 369-395.

1947, *La mentalité de marché est obsolète*, in Id., *Essais de Karl Polanyi* (sous la direction de M. Cangiani, J. Maucourant), Seuil, Paris, 2008, pp. 505-518.

1957, *La liberté dans une société complexe*, in Id., *Essais de Karl Polanyi* (sous la direction de M. Cangiani, J. Maucourant), Seuil, Paris, 2008, pp. 539-545.

1983, *La Grande Transformation* (trad. C. Malamoud, M. Angeno), Gallimard, Paris (1944).